

Nathalie Sarraute a fait du langage bien plus qu'un simple outil d'expression : elle en a révélé la vie secrète, ses tensions, ses silences et ses jeux. Cet article explore la manière dont les tropismes – ces mouvements intérieurs de la pensée – sont traduits par l'écriture, dans une pièce dont le langage ne cesse de tourner autour des mots.

L'œuvre de Nathalie Sarraute ? « La première et unique dans son genre à être écrite toute du côté du langage » selon la romancière Monique Wittig [1]. Pour elle, ce dernier a une vie propre, que l'homme ne saurait maîtriser.

Le suspens

Les points de suspension inscrivent les phrases dans l'inachevé, le mouvement, l'impossibilité de ramener le ressenti à un message univoque et clos.

L'aposiopèse

C'est la suspension du discours au moyen de signes de ponctuation.

H1 : « Écoute, je voulais te demander... c'est un peu pour ça que je suis venu... je voulais savoir... »

H2 : « Je pouvais... c'est ce que je fais d'ordinaire, sans même y penser... je pouvais reculer. »

Cette figure de style, récurrente, traduit les mouvements d'allées et venues permanentes de la conscience.

L'épanorthose

C'est la correction d'une phrase par une autre ou d'un propos par un autre. Elle mime elle aussi les mouvements de la conscience.

H2 : « Non, je n'ai pas rompu... enfin pas pour de bon... juste un peu d'éloignement. »

Les synonymes

H1 : « Est-ce que je t'ai jamais traité de cinglé ? Écorché, peut-être, c'est vrai. Un peu persécuté... »

H2 : « Quand tu as senti en moi ce frémissement... comme une nostalgie... un regret... alors tu t'es mis à déployer, à étaler... comme tu fais toujours quand tu étales devant moi. »

Cette recherche du mot juste par le recours à des synonymes ou des mots proches par le sens donnent à entendre ces hésitations, ces mouvements.

La paronomase

Il s'agit d'un jeu sur la proximité sonore des mots.

H2 : « Ça t'attire... ça te tire, n'est-ce pas ? »

Là encore, la paronomase rectifie le propos afin de viser au plus juste en laissant les différents sens en suspens, en mouvement.

L'interjection

À côté des marques de suspension du discours, Nathalie Sarraute cherche à capter la sensation dans son surgissement, en plein mouvement, sans faire intervenir la mémoire. Étymologiquement, l'interjection (du latin *interjectio*, « action d'intercaler ») est ce qui se jette au milieu du flux du discours, qu'elle vient interrompre de manière inopinée, sous la pression de l'émotion. Elle manifeste ainsi le débordement du langage sous la pression de la sous-conversation et des tropismes.

H1 : « Alors, chiche... on verra... »

Les non-dits

Les référents indéterminés

« Je te **le** dirais », « Ne crois pas ça », « **C'est** plus fort que moi », « **Ça** peut vous entraîner... », « On n'**en** entend jamais parler », « **Ça** doit se savoir »...

L'opacité des propos tient à l'indétermination de leurs référents. Ce recours langagier permet de ne pas nommer et, ainsi, de ne pas prendre le risque de figer le sens.

La comparaison

Pour éviter d'identifier en nommant, la comparaison permet de donner un équivalent rapide et connu pour que le lecteur perçoive à sa manière la fugacité sensorielle : hésitation, gêne, pudeur, reproche.

H2 : « Ça existe, c'est tout. Comme un lac. Comme une montagne. Ça s'impose avec la même évidence. »

H1 : « Quoi ça ? Assez de métaphores. Qu'est-ce qui s'impose ? »

On voit bien que ce non-dit agace H1, qui préfère fixer par des mots.

La métaphore

C'est une figure utilisée pour s'approcher d'un objet encore non identifié, pas encore nommé. La métaphore évite de nommer et donc de classer, de réduire.

H2 : « Jamais je ne cherchais à m'installer sur ses domaines... dans ces régions qu'il habite... »

H2 : « Je pouvais me laisser tenter, m'approcher de l'appât, le mordre. »

Le langage paraverbal

Nathalie Sarraute invite à lire entre les mots. Le contenu du message peut être modifié selon l'intonation, la posture, le regard, la puissance de la voix...

F, H3 : « Eh bien, je trouve ça gentil... »

H2, *gémît* : « Oh ! »

F, H3 : « Vous ne trouvez pas ça gentil ? »

L'interjection peut être perçue différemment selon le jeu de l'acteur. C'est le langage paraverbal de l'acteur qui en sera responsable.

Les silences

H1 : « Alors ? »

H2, *hausse les épaules* : « Alors... que veux-tu que je te dise ! »

Cet échange a des accents beckettien. H1 et H2 nous font penser à Vladimir et Estragon, les personnages d'*En attendant Godot* de Samuel Beckett, incapables de communiquer.

Les didascalies

Aucune didascalie initiale ne précise le lieu, le décor ni l'époque. Plutôt rares, elles sont pour beaucoup consacrées au silence (« *Long silence* », « *Un silence* ») qui chargent la pièce d'une signification lourde. Ces non-dits, cette suspension du son et du sens dans la partition du texte sont autant de soupirs qui empêchent la clôture, la fermeture du texte, laissé ouvert à notre interprétation.

Les interrogations

De ces indéterminations naît la multitude de questions que les personnages s'adressent pour essayer de se comprendre : « Que s'est-il passé ? », « Qu'est-ce que tu as contre moi ? », « Qu'est-ce qu'il y a eu ? »...

Le métalangage

C'est un commentaire que l'on porte sur ce qui est dit et sur la manière dont cela est dit ou prononcé.

H1 : « Je lui ai, paraît-il, parlé sur un ton condescendant... »

H2 : « Pourquoi le dis-tu comme ça ? Avec cette ironie ? »

C'est en quelque sorte une mise en abyme qui prend le langage comme sujet d'étude et de réflexion, au cœur de jeux savoureux.

Les déformations linguistiques

Nathalie Sarraute sonde les impacts psychiques des sons. Elle n'hésite pas à déformer les mots pour faire entendre l'ironie de H1 (« Qui s'était permis de dire "c'est bien... ça" avec un *grand* suspens ») comme si elle théâtralisait l'adjectif en doublant sa consonne pour lui faire dire plus qu'il ne dit.

L'intonation des mots

Les mots les plus neutres peuvent porter un caractère offensant en étant prononcés d'une certaine manière, selon une certaine intonation. La manière de prononcer un mot ouvre des possibles narratifs et une dispute potentielle.

H1 : « Et ça... oui, c'est le cas de le dire... Ce "ça" précédé d'un suspens t'a poussé à rompre... »

Les guillemets ou la faiblesse des mots à dire

Ils peuvent permettre une citation ou bien être la marque d'une insistance ou d'un trait d'ironie. Seul le lecteur peut repérer la présence de guillemets, que les acteurs traduiront par le ton utilisé : le reproche, la parodie, la moquerie...

H1 : « Tu reconnaîtras qu'avec le petit mur, le toit, le ciel par-dessus le toit... On y était en plein... »

H2 : « Où donc ? »

H1 : « Mais voyons, dans le "poétique", la "poésie". »

H2 : « Mon Dieu ! comme d'un seul coup tout resurgit... juste avec ça... les guillemets. »

H1 : « Quels guillemets ? »

H2 : « Ceux que tu places toujours autour de ces mots, quand tu les prononces devant moi... "poésie", "poétique" Cette distance, cette ironie... ce mépris... »

Quelques mots deviennent ainsi autonomes. Ils vivent leur vie de mot, générant des conflits psychologiques, des disputes philosophiques, des crises existentielles, non sans humour.

Les réflexions sur la polysémie des mots

Un même mot peut avoir plusieurs sens. Les personnages jouent sur cette ressource de la langue et en commentent les effets.

H1 : « Qu'est-ce qui me prend ?... "Prend" est bien le mot. Oui, qu'est-ce qui me prend ? »

Le verbe « prendre » est employé dans toute sa densité, au sens figuré, mais aussi au sens propre.

H2 : « C'est juste des mots... »

H1 : « Des mots ? Entre nous ? Ne me dis pas qu'on a eu des mots... ce n'est pas possible... et je m'en serais souvenu... »

H2 : « Non, pas des mots comme ça... d'autres mots... pas ceux dont on dit qu'on les a "eus"... Des mots qu'on n'a pas "eus" justement... »

La polysémie peut générer des quiproquos. Ici, le comique repose sur le double sens du terme « mot ». Au sens figuré, l'expression « avoir des mots avec quelqu'un » signifie « se disputer ».

La répétition

H2 : « Alors il m'a tendu un piège... il a disposé une souricière. »

TOUS : « Une souricière ? »

H2 : « Il a profité d'une occasion... »

F, *rit* : « Une souricière d'occasion ? »

H1 : « Non, ne riez pas. Il parle sérieusement. »

La répétition du terme « occasion » permet un jeu de mot de la part de F, comme si le langage pouvait toujours déborder, en dire plus que ce que l'on voulait dire.

Nathalie Sarraute nous invite donc à nous méfier du langage qui, constamment, nous échappe et dit toujours plus que prévu, à nos dépens.

H1 : « Oui, c'est vrai, tu t'es toujours tenu en marge... »

H3 : « Un marginal ? »

Immédiatement H3 s'empresse d'appliquer un mot qui fixe une signification et qui le rassure, lui permettant de catégoriser H2. On voit bien que « se tenir en marge » et « marginal » n'ont pas tout à fait la même signification. L'adjectif enferme davantage. Il catégorise et autorise plus facilement le jugement.

Le langage est donc omniprésent, personnage principal de cette pièce. On parle de lui et cette mise en abyme en révèle les zones d'ombre, les malentendus, les trahisons, les tensions, mais aussi les exploits et les potentialités cocasses, avec légèreté et dérision.

Ainsi, le style de Nathalie Sarraute est étroitement lié à son esthétique : traduire les mouvements de la conscience, la difficulté à nommer de façon juste sans blesser, sans trahir, sans stigmatiser. Son écriture va faire entendre cette myriade de voix et de pensées censées constituer en chacun de nous une subjectivité unie. Son écriture dit toute la vie du langage, la vie cachée, secrète du langage.